

## Toiles par corps ?

Des femmes peintes de Mylène Besson ont de larges mains, des mains de travailleuses, d'offrandes. Elles sont les mains de l'hôte. Si le terme n'était galvaudé, on parlerait à propos de son travail de rencontres : rencontre d'un homme, d'un enfant, de son autre, rencontre dans la chair. Le travail se livre depuis une réalité de corps, une vulnérabilité en dépit de la sereine puissance et de la douceur qui s'en dégagent. Elle a dessiné une couche africaine à la verticale (*La Couche*), un visage de Giorgone dont le reflet étire encore une verticalité. Elle s'est allongée sur la toile au sol pour dessiner son contour d'une ligne qui donnera son échelle au corps peint. Même le corps d'un homme au tombeau est peint à la verticale. Toutes toiles redressées me font face et m'engagent dans un rapport frontal. Elles exigent un face-à-face.

À rebours de la disparition de la maternité dans la peinture contemporaine annoncée à raison par Nancy Huston, les grandes toiles de Mylène Besson, ainsi que *Sarajevo blues* son livre en collaboration avec Michel Butor, montrent la gestation, la parturition, le geste maternant, intime. Contrairement aux femmes hiératiques souvent esseulées, toutes ses femmes sont en lien, d'abord dans la relation qui les unit dans la série. Ce lien, quel est-il ? Ou plutôt quels sont-ils ? Quand la main qui étreint peut aliéner. Quand la chair unit à l'autre par tout contact : là sexe contre sexe, ici visage dans une main... enlacements, mots invasifs viennent défaire ou surlignée la limite première tracée comme pour donner contenance.

L'historien d'art peut bien découper l'œuvre en périodes et pointer les « influences » : inspiration africaine, filiation à la peinture italienne de la Renaissance, style à la Lucian Freund, saintes icônes, formes humaines chevauchées de leur silhouette détournées par la grâce d'un fil cousu comme on en voit s'imposer dans l'art contemporain actuel, sources archaïques et mythologiques (Judith, debout bien sûr)... mais sa manière d'exploration résiste à ces coupures en séries par les thèmes traversant comme le dédoublement, la peinture mêlée aux mots, les enjeux de contenance.

Ces toiles par corps si elles nous disent bien le corps ne sont pas à proprement parler des toiles : le support est un papier de sac de ciment utilisé dans le bâtiment. Cette matière pauvre accompagne le travail des fondations. Ce papier marouflé autorise la coulure au noir, la suture, la coupure, l'écriture et la pique, soient tous ces gestes dont on oublie trop vite la possibilité transgressive. Le choix de ce papier est à la mesure d'une humilité qui contient sa vulnérabilité et l'interrogation des limites.

Isabelle Roussel Gillet